

Koan pour Cohen

Geneviève Letarte

Numéro 68, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85372ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letarte, G. (2017). Koan pour Cohen. *L'Inconvénient*, (68), 4–6.



KOAN POUR COHEN

Geneviève Letarte

1.

Nous avons pleuré. Nous avons défilé devant sa maison en contemplant les fleurs, lampions, bougies, images, textes et autres objets déposés devant sa porte en signe d'amour et de reconnaissance. Nous avons écouté et réécouté ses chansons en échangeant des coups d'œil chagrinés, incrédules. Nous avons reconnu notre peine sur le visage de ceux qui autour de nous piétinaient dans le froid, les yeux levés vers le ciel, comme en attente d'une réponse au grand mystère de la vie. Nous avons fredonné en chœur *Closing Time* et *So Long*, *Marianne* en absorbant la douce intensité de ce moment partagé, peu importe si les voix étaient un peu éraillées et la guitare mal jouée. Nous avons gardé le silence en contemplant la petite rue fermée à la circulation par des rubans orange, la couronne déposée par la communauté portugaise de Montréal (*Homenagem da Comunidade Portuguesa a Leonard Cohen*), l'élégant bouquet bleu et blanc offert par le gouvernement du Québec. Dans sa soudaine absence, nous nous sommes identifiés à lui, fiers que son histoire soit liée à la nôtre, émus que dans la sienne il nous ait inclus en n'oubliant jamais que Montréal était sa ville natale, la source de son inspiration, et que les francos aussi bien que les anglos lui vouaient admiration et affection. Nous nous sommes laissé aller à la tristesse, en ces lieux emblématiques de son histoire et de la nôtre, lui le poète et nous ses aficionados, dans ce quadrilatère symbolique d'une certaine faune montréalaise, à l'époque où la *Main* était un cœur de la vie culturelle, le lieu d'une bohème tantôt bigarrée et créative, tantôt abîmée et mendicante. Nous avons photographié sa maison de pierre grise, les façades en brique rouge de la rue Saint-Dominique, le petit parc du Portugal avec son kiosque, ses bancs et ses pigeons, la vitrine du restaurant Bagel etc... sur le boulevard Saint-Laurent, où on le voyait souvent à une certaine époque, et le George General Auto Repair sur la rue Marie-Anne, où par une belle journée d'été, en attendant que ma voiture soit réparée, je l'avais vu passer en compagnie d'une belle femme aux longs cheveux foncés, chaussée de ballerines et portant un immense chapeau noir, trop ostentatoire pour la

circonstance, m'avait-il semblé (j'ai su plus tard que c'était la chanteuse Anjani Thomas), ils marchaient lentement tous les deux, comme sur un tapis de nuages, conscients de leur image et du couple superbe qu'ils formaient. C'est vrai que Cohen était un dandy, il aimait prendre la pose et regardait le monde avec une certaine distance, mais sans pédanterie, et la marque qu'il a laissée dans nos cœurs est indélébile, tout comme est incomparable le son de sa voix qui résonne encore dans nos oreilles. Rassemblés devant sa porte par un jour de grand froid, nous avons pleuré sa disparition, la violence qui nous était ainsi faite, et nous avons pleuré aussi la douceur de tout ce qu'il nous avait donné. Comment continuer à vivre sans lui, nous demandions-nous, comment continuer à vivre, à créer sans plus jamais pouvoir nous réfugier sous son aile apaisante ? Et pleurant ainsi nous avons pleuré sur nous-mêmes, sur notre difficulté d'aimer, notre manque de sagesse et de clairvoyance, nous avons pleuré sur l'amour perdu, sur l'amour à reconduire, sur l'amour essentiel qu'il n'a cessé de nommer et de prononcer. Nous, les anonymes recueillis devant sa maison, ou assis çà et là dans le petit parc, nous avons ressenti une appartenance commune, fondée sur notre besoin de lui, une *communauté de profondeur*, des gens de tous âges et de toutes catégories, jeunes et vieux, anglos et francos, juifs et non-juifs, femmes et hommes, artistes, commerçants, journalistes et autres amoureux de ses chansons si belles qu'en les écoutant on se sent un peu moins seul.

2.

Au début tout était déposé pêle-mêle devant sa porte, et l'accumulation des offrandes créait un débordement anarchique sur le trottoir. Le *ghetto blaster* qui diffusait les chansons fonctionnait de manière intermittente, et il y avait toujours quelqu'un qui essayait de le remettre en marche, sans se préoccuper que le volume soit trop faible ou trop fort. Un jour, c'est la radio qu'on a fait jouer à la place, mais les musiques diffusées à Ici Musique ne permettaient pas le recueillement. Quelqu'un a éteint la radio. Puis il y a eu un homme qui se baladait avec un système de son portatif caché

sous son manteau, on entendait des bribes de musique sans trop savoir d'où elles provenaient. Puis quelqu'un a réparé le *ghetto blaster*, les chansons ont recommencé à tourner en boucle, et cela nous a soulagés, c'était ce dont nous avions besoin : écouter ses chansons tout en observant sans mot dire les fleurs, le ciel et les visages chagrins autour de nous. Ensuite quelqu'un a fait de l'ordre dans tout ce bazar, organisé les offrandes en une sorte d'installation qui pouvait continuer à progresser avec harmonie. Devant la porte, on a rassemblé les objets précieux tels que guitare acoustique, œuvres d'art, pochettes de disque, cassettes de chansons, gerbes de fleurs protocolaires, etc., constituant une sorte d'autel protégé par un panneau de plexiglass transparent, à l'abri des intempéries ou d'éventuels actes de vandalisme. Les bouquets de fleurs ont été placés le long du mur de la maison, en un joli cortège multicolore, et l'on a disposé tous les lampions et les bougies sur la chaussée, au bord du trottoir, créant un océan de lumières tremblotantes sur l'asphalte gris. Qui donc avait pris cette initiative, quel ange était tombé du ciel pour nous offrir cet ultime cadeau ? Un ami m'a dit que c'était l'œuvre d'une certaine Hazel, « une vieille amie et ancienne voisine de Leonard ». Sur Internet, j'ai reconnu le visage d'une femme que j'avais maintes fois croisée dans le quartier, alors qu'elle promenait ses chiens au parc Jeanne-Mance ou déambulait sur la *Main*, un appareil photo suspendu à son cou. Hazel Field. Une femme de petite taille, avec des cheveux raides et bruns, au visage ovale et aux yeux en amande. J'ai découvert par la suite qu'elle avait accompagné Cohen dans une tournée en 1979, d'où elle avait rapporté un tas de clichés magnifiques. Le dernier jour où je suis allée me recueillir, rue Vallières, je l'ai vue. Elle était assise sur les marches de la maison voisine de celle de Cohen, et elle observait la foule qui s'était rassemblée là. Elle n'avait pas changé. Toujours le même visage ovale, le même regard doux et questionneur, sauf que ses cheveux étaient devenus gris. Comme les miens. Comme ceux de bien des gens attroupés ce jour-là devant la maison du vénéré chanteur.

3.

J'ai appris la nouvelle en allumant la radio dans la cuisine. La lectrice du bulletin s'exprimait d'un ton tellement solennel que j'ai cru un instant qu'il s'agissait d'un canular. Puis, comprenant que c'était bel et bien vrai, que Leonard Cohen s'était éteint à son domicile de Los Angeles, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, j'ai crié : « Non, c'est pas possible, non ! » Comme si j'apprenais la mort d'un de mes proches. En fait, c'était un peu cela. J'ai commencé à écouter les chansons de Cohen à l'adolescence, nous avions à la maison son premier disque, *Songs of Leonard Cohen*, et je me souviens l'avoir écouté souvent en passant l'aspirateur dans le salon, le samedi ou le dimanche après-midi, sa voix mélancolique s'accordant parfaitement à mon propre spleen. Depuis, je ne me suis jamais désintéressée de lui, ce qui en soi me paraît exceptionnel, tant il est rare que l'on se sente en phase avec un artiste tout au long de sa carrière, au fil de notre propre existence. Dans mon cas, cela fait donc plus de quarante ans à écouter Leonard Cohen. Bien sûr, certains disques m'ont

touchée plus que d'autres, et après sa trilogie initiale – *Songs of Leonard Cohen* (1967), *Songs from a Room* (1969), *Songs of Love and Hate* (1971) –, je l'ai un peu perdu de vue pendant quelque temps, pour le retrouver avec bonheur dans les années 1980 avec *Various Positions* et *I'm Your Man*, puis dans les années 1990 avec *The Future*, et enfin dans les années 2000 avec *Ten New Songs*, qui est l'un de mes albums préférés : sur ce disque, chaque chanson est un bijou ciselé qui repose dans un écrin de velours, une œuvre qui confine au sacré malgré son apparente simplicité, en bonne partie grâce aux mélodies bouleversantes et aux harmonies somptueuses que Cohen a réalisées avec Sharon Robinson. Certains se sont agacés de la « religiosité » de l'homme, mais il me semble qu'il s'agissait plutôt d'une tendance mystique, ce qui n'est pas rare chez les artistes. Cohen s'intéressait à l'aspect sacré de l'existence, à son mystère, à l'invisible plutôt qu'au visible. Contrairement à certains poètes dont le langage mise sur la concrétude ou la sensualité des choses, Cohen, dans ses poèmes et chansons, privilégiait une approche spirituelle (voire cérébrale par moments), et sa sensibilité au monde physique passait toujours par le filtre de l'esprit, par la distance d'une certaine ironie. Il jouait à la limite du sentimentalisme, mais il ne tombait pas dans ce piège, grâce à cette ironie omniprésente qui l'empêchait d'être fleur bleue. La sensualité de ses chansons, c'était sa voix qui la créait, et l'aspect hautement euphonique de ses paroles. Ce qui nous ramène peut-être à un ancrage religieux, dans le sens sacré du terme plutôt qu'en tant que dogme fondé sur la croyance. Ses racines juives étaient importantes pour Cohen, elles ont marqué son œuvre et son rapport au monde, surtout si l'on considère que cette culture accorde une importance primordiale au texte, à la parole et au chant. L'aspect lamentateur de ses mélodies rappelle les chantres juifs, et l'on entend aussi quelque chose de la musique klezmer dans ses mélodies. La richesse des voix féminines qui l'accompagnent accentue le caractère sacré de ses chansons : plus que de simples *back vocals*, celles-ci font partie intégrante de la manière Cohen, qui relève de l'offrande plutôt que de la performance. Grâce à cette façon particulière de doubler certaines lignes mélodiques de la voix douce et puissante d'une femme, la phrase prend une épaisseur nouvelle, une signification plus riche, un élan plus grand. J'ai du mal à comprendre que certains le trouvaient ennuyeux avec sa voix « monocorde », car il me semble au contraire que cette voix était d'une grande richesse, comme un noir profond dans lequel on peut discerner une infinie variété de nuances. D'autres lui ont reproché le manque de sophistication musicale de certains albums (le fameux *beatbox*), mais encore là, il me semble que ce dénuement servait à mettre en valeur la force de ses paroles, l'essentialité de sa voix, digne de celle d'un poète ancien. Mais la vérité, c'est que Cohen tout nu, juste les mots et la voix, avec ou sans musique, c'était déjà beaucoup, c'était déjà tout.

4.

Cohen était un curieux mélange de diva et de moine bouddhiste. De la première il avait la capacité d'accueillir l'admiration qu'on lui vouait, et de l'autre il avait l'humilité



de ne pas trop en jouer. Quand je suis allée le voir en spectacle à la Place des Arts en 2008, alors qu'il remontait sur les planches à l'âge de soixante-treize ans pour combler le déficit financier dans lequel l'avait entraîné son ex-gérante, j'ai été impressionnée par la grandeur et la cohérence de son art : voix, texte, musique et présence scénique formaient un tout d'une telle solidité, d'une telle rondeur que cela frisait la perfection. J'ai envie de dire que le fait d'être vieux lui conférait un surplus de présence. Il était d'une grande beauté dans sa fragilité, d'une grande élégance dans sa force survivante. Théâtral, sans conteste, mais d'une théâtralité tranquille, il allait jusqu'à s'agenouiller, littéralement, devant son public, le chapeau posé contre son cœur. En ressortant du théâtre ce soir-là, je me suis dit : c'est rare, un artiste qui nous semble actuel à toutes les étapes de sa carrière. Or c'était cela, Cohen : toujours personnel, mais jamais décalé. En lien avec la réalité du monde, même s'il aimait (ou peut-être justement parce qu'il aimait) parfois s'en abstraire. Il a passé des années à méditer en haut d'une montagne, puis un jour il est redescendu, il a repris sa place dans le monde et sur scène, et il nous a fait le plus beau des cadeaux, celui d'un art de la maturité, celui d'un art de la sagesse. Il abordait les choses du point de vue du cœur, le cœur universel qui bat en chacun de nous.

5.

Le poète torontois Paul Dutton m'a raconté qu'il travaillait comme réviseur chez McClelland & Stewart à l'époque où Leonard Cohen y a déposé le manuscrit de *Death of a Lady's Man* (1978). Ce livre a ceci de particulier qu'il constitue à la fois un recueil de poèmes et un ensemble de courts récits dans lesquels l'auteur commente ses propres poèmes. Les poèmes

apparaissent sur la page de gauche et les commentaires sur la page de droite, de sorte qu'on alterne constamment entre des morceaux de poésie et de prose, les uns faisant écho aux autres dans une sorte d'échange inusité et fort intéressant, car l'auteur se dédouble sous nos yeux pour devenir à la fois le sujet et l'objet de sa quête. En révisant le manuscrit, Dutton a remarqué un détail qui lui semblait constituer une maladresse dans cette œuvre par ailleurs magistrale à ses yeux. Tout au long du texte, le commentateur des poèmes demeurait anonyme, mais vers la fin il était soudainement identifié par son nom, Cohen. Dutton a fait remarquer cette incongruité à l'éditrice, laquelle l'a invité à rencontrer Cohen, qui se trouvait dans son bureau pour discuter de la publication du livre. Dutton a expliqué son point de vue au poète, qui l'a écouté en hochant la tête et a dit qu'il y réfléchirait. Quand le livre a été publié, Dutton a constaté que, dans le commentaire du poème « Formal in His Thought of Her », le nom de Cohen prononcé par le maître bouddhiste qui s'entretient avec l'auteur avait été remplacé par « Kone ». Un mot qui n'existe pas en anglais, mais qui s'avère être l'homophone à la fois de *Cohen* et de *koan* (dans la tradition bouddhiste, anecdote absurde ou court échange entre un maître et son disciple, qui est utilisé comme objet de méditation). Voilà un bel exemple de l'ironie cohenienne. Sans pour autant se débarrasser de son nom, l'écrivain avait réussi à opérer un glissement de sens astucieux, si l'on considère que les commentaires des poèmes de *Death of a Lady's Man* peuvent en effet être lus comme des koans. « Yah, Kone [...]. You should write more sad », conclut le maître Roshi à la fin du commentaire en question, et l'on ne peut que songer au titre du dernier album de Kone/Cohen, *You Want It Darker*. ■